

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



« Laisser naître l'aube »

Jean-Philippe Raïche, *Une lettre au bout du monde*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2001, 88 p., 14,95 \$.

Jean-Simon DesRochers, *L'obéissance impure*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 88 p., 14,95 \$.

Maurice Tardif, *Autoportraits à la paille creuse*, Montréal, Triptyque, 2001, 152 p., 18 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2002). Compte rendu de [« Laisser naître l'aube » / Jean-Philippe Raïche, *Une lettre au bout du monde*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2001, 88 p., 14,95 \$. / Jean-Simon DesRochers, *L'obéissance impure*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 88 p., 14,95 \$. / Maurice Tardif, *Autoportraits à la paille creuse*, Montréal, Triptyque, 2001, 152 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 43-44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean-Philippe Raïche, *Une lettre au bout du monde*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2001, 88 p., 14,95 \$.

Jean-Simon DesRochers, *L'obéissance impure*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 88 p., 14,95 \$.

Maurice Tardif, *Autoportraits à la paille creuse*, Montréal, Triptyque, 2001, 152 p., 18 \$.

« Laisser naître l'aube »

*Quand la poésie est encore possible dans la rigueur
d'une parole essentielle.*

POÉSIE
Hugues Corriveau

CETTE LETTRE AU BOUT DU MONDE que nous écrit Jean-Philippe Raïche est de ces rares textes qui nous stupéfient par leur qualité, d'autant plus quand on sait qu'il s'agit d'une première œuvre. Et le fait que l'auteur ait été en lice en 2001 pour le prix de poésie du Gouverneur général du Canada n'est pas pour surprendre.

Dire le secret des origines

On sent l'admiration du poète, dont le long texte en prose n'est pas sans rappeler une certaine autre lettre d'indéfectible mémoire, pour Arthur Rimbaud. Ce recueil tend vers la conscience de soi et de l'identité, mais fouille aussi dans les arcanes masculins d'une parole qui s'inscrit d'emblée dans le poétique, dans l'exigence qu'il suppose, dans la rigueur aussi d'une parole assumée. L'auteur a lu, l'auteur a su aussi se détacher de toute mièvrerie. Pour un premier recueil, je le redis, il y a de quoi être étonné et ravi :

Il s'entêta, voulut fabriquer des poèmes, se fit violence, écrivit, mais n'invoqua jamais que la pensée, à peine l'ombre d'un savant édifice. Ce fut à son insu le début d'un épuisant exil. Il entreprit de lire tout ce que l'homme avait écrit, de reconstituer la mémoire des mots, persuadé d'y retrouver un jour le geste immense qui, effleurant tout rythme naissant, jusqu'à celui du cœur, en eut fait un poème. (p. 23)

Et le poète a également voyagé, mais sans fermer les yeux, en prenant çà et là l'exacte mesure du monde. On saisit jusqu'à l'âme le désarroi du poète qui, seul, pénètre au revers du silence : « Avant de s'endormir / il se couvrait de son manteau / pour ne pas oublier / qu'il était de passage / c'était une habitude / que lui avaient donnée les voyages / leurs lentes solitudes » (p. 32), alors que « De retour / sans papiers / sans valise / avec les côtes de l'Afrique à l'âme / et sans itinéraire / l'océan du regard // l'espace où laisser naître l'aube » (p. 65), il tient tête au silence. Cette parole du cœur trame le désir de dire la pertinence de survivre. Les hommes rencontrés sont aussi discrètement évoqués qu'aimés et, chose rare également, avec une étrange douceur dans le murmure :

C'est ce regard que je voudrais écrire, pour me rappeler vos yeux, les yeux des autres, la forme mère de tant de lèvres qu'un nom parfois caractérise, qu'un geste fixe lorsqu'elles sont sur le point de s'offrir à la parole, parfaites de déséquilibre et d'invention, amoureuses, tournées vers un corps impatient que la quête a tendu. Je ne vous dirai pas l'enfance, je ne la cherche plus. J'ai été fils et père et mère et mort et joie avec les plus beaux hommes, voyous, crapules, menteurs et saints. [...] Mon enfance a été de corps blonds et dor-

mant, de chambres clandestines donnant sur des jardins d'église aux portes effacées, de rues vierges où plongeait mes regards assouvis comme, appuyé au bastingage, un noyé se repose. (p. 23-24)

Dirai-je encore la beauté de cette écriture qui emporte l'adhésion ? Dirai-je de nouveau la joie qui vient au lecteur de poésie quand s'annonce ainsi une œuvre belle et maîtrisée ? Parfois certains livres réconcilient. Cette *Lettre au bout du monde* a fait son chemin, jusqu'à la lecture, enfin.

L'impureté de poème

Je serais presque aussi enthousiaste devant cet autre premier recueil, celui-ci de Jean-Simon DesRochers, si l'éditeur comme l'auteur n'avaient dormi durant la correction des épreuves. Ciel ! que de fautes ici ! *L'obéissance impure* a l'audace de s'écrire à l'impératif – ce qui n'est pas si fréquent, ce qui est ici, et il faut le souligner, très réussi... –, mais comment comprendre qu'un auteur, édité par une maison d'édition aussi prestigieuse que Les Herbes rouges ne puisse pas maîtriser ce mode de conjugaison ? Comment admettre, par exemple, ces « Détruit ce vent en ta poitrine » (p. 14), « Ne dément pas le contenu secret des jarres » (p. 24), « Ne refait pas le sang » (p. 29) ; ou encore ce vers : « Tu ne cesse [sic] de prédire » (p. 80) et enfin cette autre scorie : « Nous disons respirer sans raison / pour se convaincre du vide. » (p. 24) Jamais la jeunesse d'un auteur ou le fait qu'il en soit à son premier livre ne pourront excuser tant de négligence !

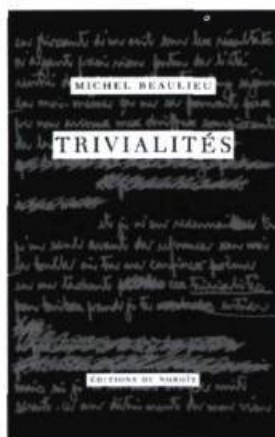
Trêve, voici un très bon recueil qui s'inscrit d'emblée dans l'économie, dans un certain laconisme. Les textes parfois rappellent la manière de Normand de Bellefeuille, ou encore, dès le premier vers, le Renaud Longchamps des meilleurs recueils : « Contemple cette tranquille leçon du noir, / et ce premier dérangement de la matière » (p. 13), ou encore « La mer est un état du commencement » (p. 14). Déjà, Jean-Simon DesRochers emporte l'adhésion, il impose dès les premiers textes une parole incisive et sans compromis, de celle qui ne s'embête pas de futiles décorations. J'avouerai ne pas très bien avoir compris le titre un peu, comment dire, non pas niais mais creux. Mais bon, ne chicanons pas, puisque l'auteur aime ces titres abscons... La première partie n'est-elle pas intitulée « La grâce des incurables » qui évoque plus un Denis Vanier qu'elle n'inscrit l'exact projet des textes qui la constituent ! Sans jamais resserrer son propos, le poète donne pourtant une vision du monde toute personnelle, par touches successives, avec une parcimonie



Jean-Philippe Raïche



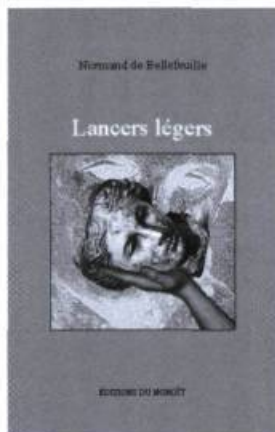
Jean-Simon DesRochers



Michel Beaulieu
Trivialités

144 pages - 18,95 \$

et je préfère aller à ta rencontre
poème qui distilles tes surprises
en les égrenant sous le tracé noir
de la plume grise



Normand de Bellefeuille
Lancers légers

Collection Chemins de traverse
71 pages - 17,95 \$

Car une seule chose
absolument importe : ne dire
à jamais qu'une seule chose,
à jamais la même chose.



Marc André Brouillette
Vent devant

84 pages - 16,95 \$

la distance
fond dans l'œil
impatient d'embrasser

le dehors du dedans



Jean-Marc Fréchette
La porte dorée

74 pages - 16,95 \$

Mon cœur me dit
que Marie est une rose
Endormie au jardin du roi David.
La mémoire est une très douce pluie.



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

presque délicate. « La nuit fabrique ses paupières / comme un dormeur près de réussir » (p. 25), dit-il avec la lenteur nécessaire à ce qui ne peut être troublé. Quand on sait que « [l]'éternité est cette idée qui efface » (p. 27), ou encore quand l'auteur suggère au lecteur : « Entends le travail que crée la lumière, / ton nom saura trouver sa ruine » (p. 34), il y a bien un peu à méditer. Mais l'auteur ne se satisfait pas de cette conscience tranquille du moment premier, il porte aussi en lui une désespérance latente et obscure ; s'il insiste pour dire que « [l]'horizon est une idée sans importance » (p. 58), c'est peut-être bien parce qu'il avoue, désemparé : « Je n'ai pas su me sauver de mes mains, / de l'air empesé entre les massacres. » (p. 73) « Nous disons je tue et je parle peur » (p. 24), constate-t-il encore. Recueil tout aussi lyrique que froid, tout aussi coupant que lisse qui indique un auteur qui nous offre plus qu'une promesse, car il nous donne déjà, et d'entrée de jeu, un vrai livre.

Mais il y a aussi le vide, le creux

Comment peut-on titrer un recueil de poésie en utilisant une tautologie, laide en plus, et qui hélas ! annonce bel et bien le contenu même des textes qu'il contient ! C'est pourtant ce qu'a fait Maurice Tardif avec ses *Autoportraits à la paille creuse*. Que je sache, une paille qui ne serait pas creuse... enfin, laissons là les théories alambiquées que présuppose la « creuse paille », et plongeons plutôt au « creux » de certains de ces textes d'une parfaite insignifiance. Prenons le deuxième poème (poème ? vous appelez cela « poème » ? dirait monsieur Jourdain) pour nous en convaincre. Allons-y courageusement et citons les 2^e, 3^e et 4^e strophes (il y a du masochisme là-dessous) : « Par les vents / Les vanes / L'évanescence / Les vents / Les dents / De l'évanouissement // Par les fous / Les faïles / Les femmes / Les fouines / De l'enfouissement // Pour les trous / Les trousures / Les frousses / Du fugitivement » (« Ma vie, la percée... », p. 12) Ah ! Seigneur Dieu ! Il y a maldonne ! Il s'agit d'un exercice de diction pour les élèves de première année à l'École nationale de théâtre ! Et moi qui croyais qu'il s'agissait de poésie ! Est-ce une erreur attribuable à l'imprimerie, aurait-on mélangé quelques livres ? me dis-je, patibulaire et atrabilaire. Et comme le dit si affreusement M. Tardif : « Petit à petit je m'extermine / Tâche immense et disproportionnée à mes facultés // J'extirpe et dégranule » (« Extermination », p. 21). Je ne suis pas certain que ces vers-là soient très français, mais bon... Y a-t-il autre chose là qui soit de la même eau ? me questionnai-je. Mais que si, que si, ne désespérons pas : « Pourquoi suis-je si fatigué ? / Ma vie ralentit / Avec mon esprit / On fait des scies / Des scies qui scient ma vie / Ici » (« Prières sans but, prières sans rien - 7 », p. 29) Et des aphorismes creux ? Mais si ! je vous dis ! il y en a itou : « Fiel n'est pas ciel, hein ? On le dit - mais que ne dit-on pas ! Tenez : lie n'est pas vie, hein ? Et pourtant... » (« Exercices de pointes » p. 81)



Maurice Tardif

Il y a du meilleur dans ce recueil, évidemment (sans cela il y aurait à désespérer), mais l'ensemble, long et lancinant comme un mal de tête, noie les plus belles intentions. Laissons cela. Il y a mieux à faire dans la vie : « Un jour / Sans jamais savoir pour quelle fumeuse raison / On parle / On parle à n'en plus finir / Intarissable » (« Le Grand parler », p. 34), et c'est bien cela le pire, c'est que certains auteurs n'en prennent pas leçon.